

Espace géographique et champs sociaux chez les Touareg Illabakan (République du Niger)

Dans la zone nord-sahélienne où l'agriculture sans irrigation n'est plus possible¹, l'Administration coloniale s'était souvent efforcée d'organiser les nomades selon une conception éprouvée en milieu sédentaire, car il lui fallait pouvoir s'appuyer sur une organisation homogène. A l'heure de l'Indépendance, l'expérience a même été poussée plus loin par la création de nouvelles circonscriptions et centres administratifs construits *ex nihilo*, afin de donner à tout le pays une même infrastructure. Cette réforme tendait à promouvoir l'unité nationale dans un pays qui voit son poids économique concentré dans la frange méridionale.

Dans cette perspective, la subdivision nomade de Tahoua, devenue arrondissement de Tchín-Tabaraden, avait été découpée en huit « groupes nomades », qui devaient correspondre aux cantons des circonscriptions sédentaires. Les « groupes » étaient eux-mêmes divisés en « tribus », ou fractions de tribus, équivalant aux villages. Cette organisation hiérarchisée, avec des chefs à chaque échelon, prétendait donc offrir un cadre cohérent, à ceci près que l'Administration coloniale avait remodelé les groupes, en redistribuant souvent les tribus, pour récompenser ou sanctionner un chef plus ou moins compréhensif ou coopérant. Ainsi l'organisation actuelle a-t-elle hérité de manipulations successives, qui ont volontairement restructuré les cadres traditionnels. A l'origine, chaque groupe possédait un territoire qui, malgré des chevauchements partiels, pouvait être à peu près circonscrit. Mais aux modifications administratives s'ajoutèrent des mouvements spon-

1. En vue d'éviter des récoltes aléatoires et de préserver des superficies suffisantes pour l'élevage extensif pratiqué par les nomades, l'Administration nigérienne établit par décret une « limite nord des cultures », située approximativement le long du 15^e parallèle. A la suite de l'extension relativement récente des cultures, de coton et d'arachide en particulier, cette limite a dû, à plusieurs reprises, être corrigée vers le nord, ce qui explique en partie un afflux récent d'éleveurs peul dans une région traditionnellement occupée par des Touareg.

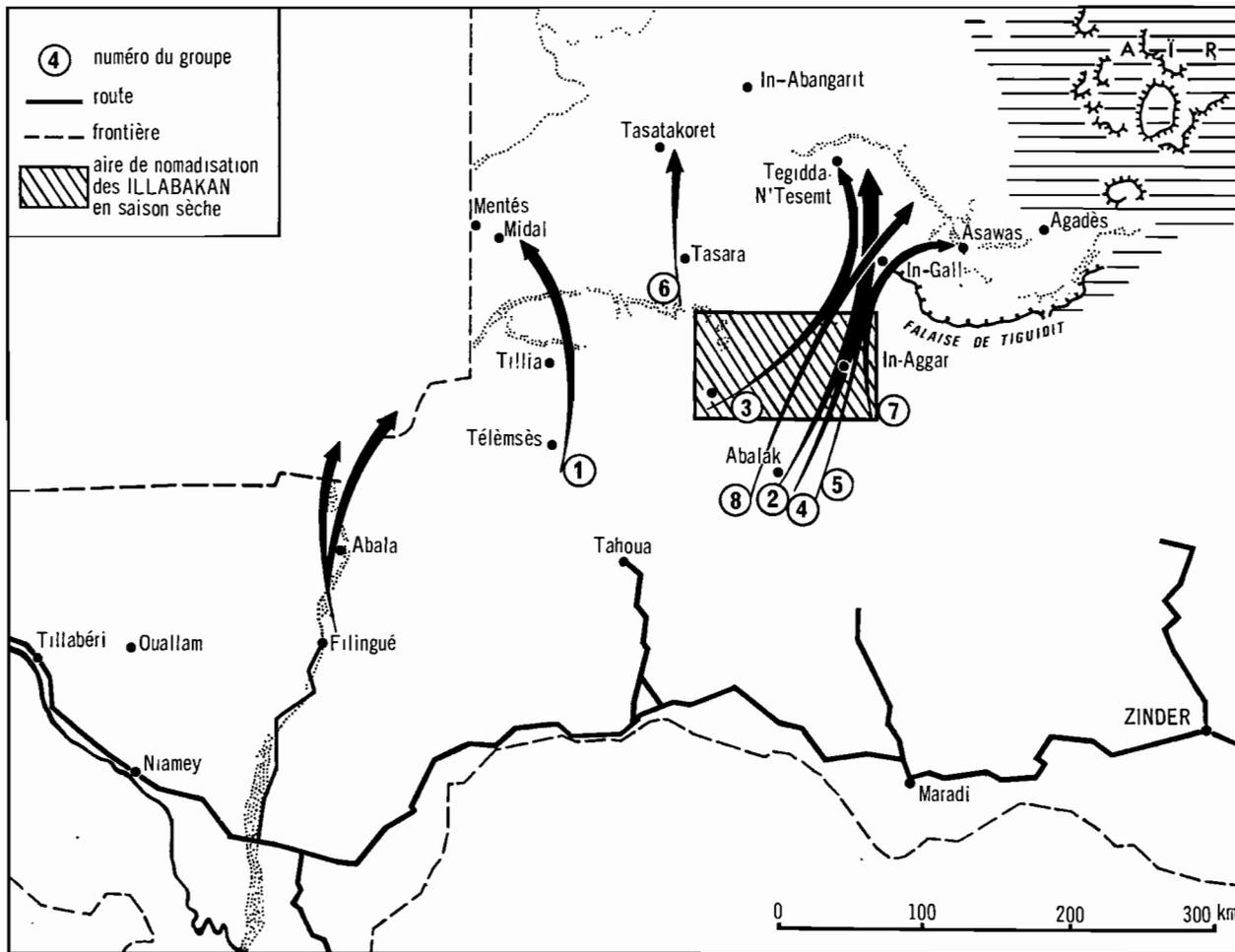


FIG. 3. — Situation des Illabakan dans la République du Niger.

tanés de tribus ou de campements vers des points d'eau nouveaux, puits profonds ou stations de pompage. Le groupe nomade ne peut donc être assimilé à un canton sédentaire, du fait qu'il ne possède pas de base spatiale délimitée avec précision ; quant à la tribu, elle n'a pas plus de cadre géographique et l'on peut tout au plus parler d'aire de nomadisation, terme qui fait état de relations très souples entre l'homme et le sol. La notion de terroir, définie avec une relative rigueur dans une région d'agriculture sédentaire et marquant l'emprise d'un groupe humain — le village — sur le sol, doit être remplacée, en zone d'élevage nomade, par celle d'aire de nomadisation ou de terrain de parcours, beaucoup plus difficile à cerner. En effet, pour des raisons diverses, historiques, administratives, économiques, il est fréquent que des groupes humains, extrêmement divers à l'origine, aient des terrains de parcours qui se recouvrent partiellement. Il n'y a pas d'appropriation du sol, l'emprise du pasteur sur le pâturage ne pouvant se comparer à celle du paysan sur son champ.

Dans ces conditions, l'on est fondé à se demander s'il existe malgré tout une relation fixe entre un groupe humain, ici la tribu touareg, et le milieu naturel qui lui a imposé son genre de vie, le nomadisme pastoral. Les Illabakan, pris comme exemple dans cette étude, forment une importante tribu, d'environ 1 200 âmes, rattachée au 3^e groupe nomade de l'arrondissement de Tchintabaraden. Ils sont répartis sur un très vaste territoire qui, à la seule saison sèche, c'est-à-dire en période de relative stabilité, s'étend sur 150 km d'est en ouest, sur 80 km du nord au sud, et dont l'amplitude nord-sud peut atteindre 200 km pour certains campements en période d'hivernage (cf. Fig. 3).

Le noyau des Illabakan se situe autour de la station de pompage d'In-Aggar¹ et du puits d'Idingiri, soit à une centaine de kilomètres de celui du 3^e groupe, dont ils dépendent. Géographiquement, ils sont plus proches des 2^e et 7^e groupes, centrés autour des stations d'Abalak et de Tamaya. C'est pourquoi l'on peut se demander si la dispersion dans l'espace comme dans le temps n'affaiblit pas les rapports politiques et sociaux et ne nuit pas à la cohésion de la tribu, remettant en cause son existence même.

RELATIONS POLITIQUES ET CADRE GÉOGRAPHIQUE

Les Illabakan sont des *imghad* (sing. *amghid*), c'est-à-dire des Touareg libres, mais en position de vassalité par rapport aux *imajeghen* de l'aristocratie guerrière. Cette relation implique donc une dépendance politique vis-à-vis du chef d'une tribu noble suzeraine, celle des Tiggimat en l'occurrence. Ce statut social est acquis une fois pour toutes. Les liens d'allégeance, acceptés pour des raisons diverses — infortune à la

1. In-Aggar, orthographié sur les cartes « In-Waggeur » ou « N'Nwagar ».

guerre, recherche de protection dans une période d'infériorité —, sont irréversibles. Le terme d'*amghid* implique une idée de statut inférieur, mais avec des nuances très variées. Dans l'Ahaggar, les *imghad* sont assez méprisés ; on les appelle par dérision *kel ulli* « ceux des chèvres », car ils s'occupent surtout de petits animaux et non des chameaux, animaux nobles par excellence. Chez les Iullemeden du Niger, les *imghad* sont mieux considérés et beaucoup d'entre eux ne se distinguent guère des *imajeghen*. C'est le cas des Illabakan, certes dépendants des Tiggirmat, mais assez semblables à eux dans leur comportement ou leur aspect physique. Ils possèdent d'autre part un élevage varié, qui comporte d'importants troupeaux de chameaux¹. Leur richesse relative leur a permis de conserver auprès d'eux d'assez nombreuses familles d'anciens serfs (*iklan*, sing. *akli*). Les Illabakan ont participé à toutes les guerres aux côtés de leurs suzerains, au cours du XIX^e et au début du XX^e siècle. Ils restent associés aux Tiggirmat et aux kel Nan, proches parents de ces derniers, qui détiennent actuellement la chefferie du 3^e groupe, et qui, traditionnellement, possédaient l'*ettebel*, tambour de guerre emblème du pouvoir. L'organisation politique de la Confédération était pyramidale : sept tribus *imajeghen*, avec leurs tribus de dépendants, formant chacune un microcosme de la société touareg, acceptaient la direction politique d'un *amenokal*, toujours choisi dans l'une d'entre elles, les kel Nan. Les Tiggirmat étaient liés par des alliances matrimoniales nombreuses aux kel Nan près desquels ils nomadisaient. Telle était l'organisation traditionnelle de la Confédération des Iullemeden kel Dinnik.

Le fractionnement en huit groupes, évoqués plus haut, fut réalisé autour de cinq tribus *imajeghen*, dont deux réunies au sein d'un même groupe : Irreulen (1^{er} groupe), kel Nan et Tiggirmat (3^e groupe), Ikherkheren (4^e groupe) et Tellemidez (5^e groupe), et de trois tribus religieuses (*ineslemen*), retirées à leurs suzerains et érigées en groupes autonomes : kel Eghlal (2^e groupe), Igdalen (7^e groupe), aït Awari (8^e groupe), ce qui était en contradiction formelle avec l'organisation traditionnelle² et avait pour but de démembrer le pouvoir politique des guerriers qui s'étaient opposés, puis révoltés³. Dans ce partage, donc, les Illabakan ne furent pas séparés de leurs suzerains Tiggirmat et kel Nan, auxquels ils restèrent liés au sein du 3^e groupe.

Les guerres incessantes de la fin du XIX^e siècle imposèrent un groupement de toutes les tribus dans la région du nord de l'Ader. Les grandes vallées sèches septentrionales étaient en effet ouvertes aux incursions des Confédérations rivales de l'Air et de l'Ahaggar. Lorsque la sécurité

1. Nous avons recensé 1 609 camelins, 1 775 bovins, 4 420 caprins et 3 215 ovins chez les Illabakan.

2. En effet, les tribus guerrières d'*imajeghen* et d'*imghad* avaient été décimées par la répression de la révolte de 1917, alors que les tribus religieuses, déjà prospères, n'ayant pas participé aux combats, avaient vu leur importance numérique aussi bien que leur richesse en troupeaux prendre une place prépondérante, et elles avaient gagné la faveur des colonisateurs.

3. Le 6^e groupe fut constitué à partir de tribus arabes qui faisaient également partie de la Confédération des Iullemeden et acceptaient la suzeraineté des kel Nan.

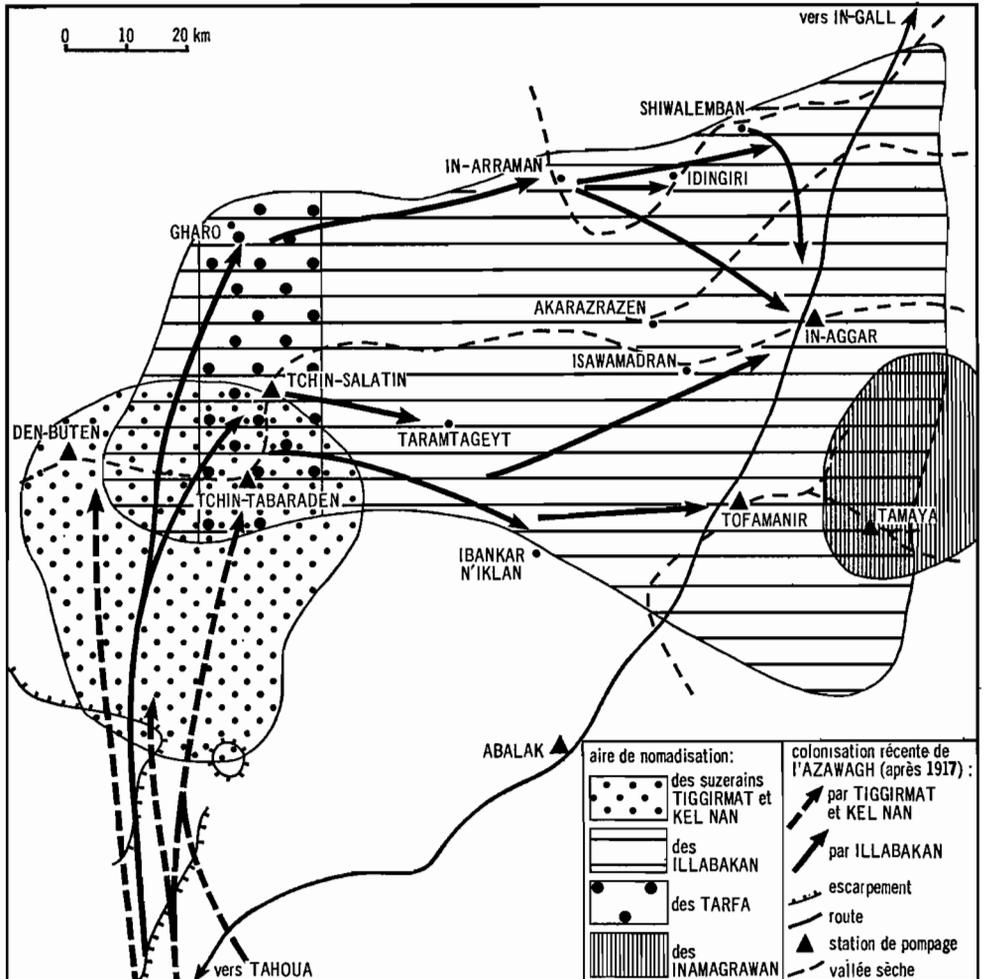


FIG. 4. — Aire de nomadisation des Illabakan et de leurs suzerains en saison sèche.

fut établie, chaque tribu rechercha de nouveaux pâturages. La création de puits et de stations de pompage ouvrit aux nomades des régions qui n'étaient parcourues que lorsque les mares étaient pleines, c'est-à-dire seulement pendant trois ou quatre mois après la fin des pluies, à peu près jusqu'en fin décembre. C'était le cas de toute la zone où affleure le grès du Tegama, où seulement quelques puits profonds avaient pu être creusés par les nomades eux-mêmes (cf. Fig. 4).

Au début du siècle et jusqu'à la révolte de 1917, les terrains de parcours des Illabakan, proches de ceux des Tiggimat et kel Nan, se trouvaient beaucoup plus au sud, dans la région d'Izerwan, près du grand marché de Barmou. La paix venue, il y eut un mouvement général vers le nord. Les kel Nan se fixèrent autour de Tchín-Tabaraden

et de Tchîn-Salatin, et les Tiggîrmat dans la même vallée du Tadist, près de Den-Buten. Les Illabakan suivirent ce mouvement. Ils s'installèrent autour de Tchîn-Salatin et plus au nord, aux environs de Gharo ; la progression continua vers l'est, autour des puits de Taramtageyt, d'Ibankar n'Iklan, et d'In-Arraman. Puis ils atteignirent Shiwalemban, avant de se fixer à Idingiri et à In-Aggar, lorsque l'Administration y fit creuser des puits cimentés (Idingiri 1946, In-Aggar 1948) et une station de pompage (In-Aggar 1961)¹. Dès lors, le centre de gravité des Illabakan se trouva déplacé vers l'est : en 1967-68, 86 % d'entre eux se trouvaient dans la région orientale, contre 14 % seulement dans l'ouest (Tchîn-Salatin et Gharo).

Cependant, malgré le démantèlement systématique de la Confédération, depuis la révolte de 1917 jusqu'à la dernière guerre, par la suppression de l'*ettebel* et la création de nouvelles chefferies, les Illabakan étaient restés administrativement dépendants de leurs anciens suzerains. Le chef traditionnel et le chef administratif furent confondus. Le 3^e groupe resta le plus important et le plus cohérent de tous les groupes créés, avec deux tribus *imajeghen* à sa tête, kel Nan et Tiggîrmat, plusieurs tribus d'*imghad*, et de nombreuses tribus religieuses, groupées sous le nom général d'Ijawanjawaten, sans compter les tribus anciennement servies.

Mais ce groupe, dont la composition paraît homogène, puisqu'il associe des tribus à tous les niveaux de la hiérarchie sociale, subit également les contrecoups de ces remaniements administratifs successifs. La dizaine de tribus formant l'ensemble religieux des Ijawanjawaten, chercha à sortir du groupe, pour obtenir son autonomie au sein d'un nouveau groupe indépendant. Cette démarche était logique, puisque les 2^e, 7^e et 8^e groupes, formés de tribus religieuses, avaient successivement obtenu leur autonomie aux dépens de leurs suzerains traditionnels². Les chefs religieux Ijawanjawaten usèrent de leur influence auprès des autorités locales et même gouvernementales pour arriver à leurs fins. Ils n'obtinrent pas gain de cause, mais l'unité du groupe n'en fut pas moins ébranlée ; la situation resta troublée, du fait que le projet, bien qu'il eût échoué, ne fut pas abandonné. Le processus d'émiettement, amorcé par l'Administration, avait acquis sa propre dynamique.

Sur le plan de la chefferie, des discordes ne cessèrent d'opposer le vieux chef des Tiggîrmat, Matafa, à Bazo et à Mokhammed, chefs des kel Nan, fils de l'ancien *amenokal* de la Confédération, décédé en 1918. Cela permit à l'Administration d'intervenir, de déposer Matafa au profit de Bazo qui, à sa mort, fut remplacé par son frère Mokhammed. Ces chefs successifs furent tous des hommes exceptionnels, au caractère violent, impulsif, n'hésitant pas à faire justice eux-mêmes, et suppor-

1. Sans oublier les puits cimentés tout proches d'Isawamadran et d'Akarazrazen.

2. Les kel Eghlal (2^e groupe) et aït Awari (8^e groupe), séparés de leurs suzerains kel Nan qui, de ce fait, furent regroupés avec les Tiggîrmat ; les Idgalen (7^e groupe) furent retirés à leurs suzerains Ikherkheren.

tant mal la tutelle de l'Administration coloniale. Aujourd'hui, ces discordes sont oubliées : Matafa, à quatre-vingts ans, vit retiré dans son campement et ne conteste plus l'autorité de Mokhammed.

Ce dernier est un homme de grande taille, au regard perçant, au visage extrêmement mobile, toujours sur le qui-vive (cf. Ph. 1). Sa personne dégage une grande autorité : c'est un *amenokal* venu cinquante ans trop tard. Son rôle administratif se borne théoriquement aux limites de son propre groupe. Mais son campement, qui nomadise entre Tchintabaraden et Tchinsalatin, est un centre très vivant, qui reçoit des visiteurs venus de tous les horizons. Il est resté une sorte de « cour », où se retrouvent les Touareg venus aux nouvelles, pour demander arbitrage ou conseil sur tous les sujets concernant la vie nomade. De nombreux Illabakan s'y rendent fréquemment, dans le seul but de rester en contact avec le chef et son campement. Même le vieux chef Najim, âgé de plus de soixante-dix ans, n'hésite pas, plusieurs fois par an, à s'y rendre, souvent seul, parcourant à chameau la centaine de kilomètres qui le sépare du campement kel Nan.

Celui-ci est organisé de façon à pouvoir accueillir en permanence de nombreux hôtes de passage. Des *inadan*¹ veillent au confort matériel de chacun : le thé circule tout au long de la journée et des plats immenses sont apportés au moment des repas. La traditionnelle hospitalité nomade se perpétue, mais en même temps se développe un parasitisme, dont le chef fait les frais, et qui est dû en partie à la proximité du centre administratif de Tchintabaraden. Des bâtiments se sont élevés au milieu des acacias et sur une petite dune, à 160 km de la préfecture de Tahoua. L'autorité administrative s'est postée aux côtés de l'autorité traditionnelle, dont l'influence reste unanimement reconnue, malgré les tentatives de scission de certains groupes ou individus, bien dans la manière touareg.

Dans ce contexte, les Illabakan se trouvent donc dans la situation d'avoir maintenu des liens étroits avec leurs suzerains, tout en s'en étant séparés géographiquement : l'autorité du chef de groupe n'est jamais contestée. Guerriers tributaires, ils se sentent solidaires de leurs maîtres et compagnons de guerre de jadis. Leur éloignement est dû à l'exploitation de nouveaux pâturages et à la recherche de nouveaux points d'eau, et non au désir de rompre les ponts avec une autorité trop pesante.

DISPERSION ET COHÉSION INTERNE

Éloignés du centre vivant du groupe, les Illabakan se dispersent eux-mêmes sur une aire très vaste. Le mouvement qui les a portés vers l'est depuis la paix et l'ouverture de nouveaux puits a accentué leur

1. Les *inadan* (sing. *enad*) appartiennent à la caste des artisans (bois, fer, cuir). Certains d'entre eux sont spécialisés auprès des grands chefs dans des fonctions d'intendance.

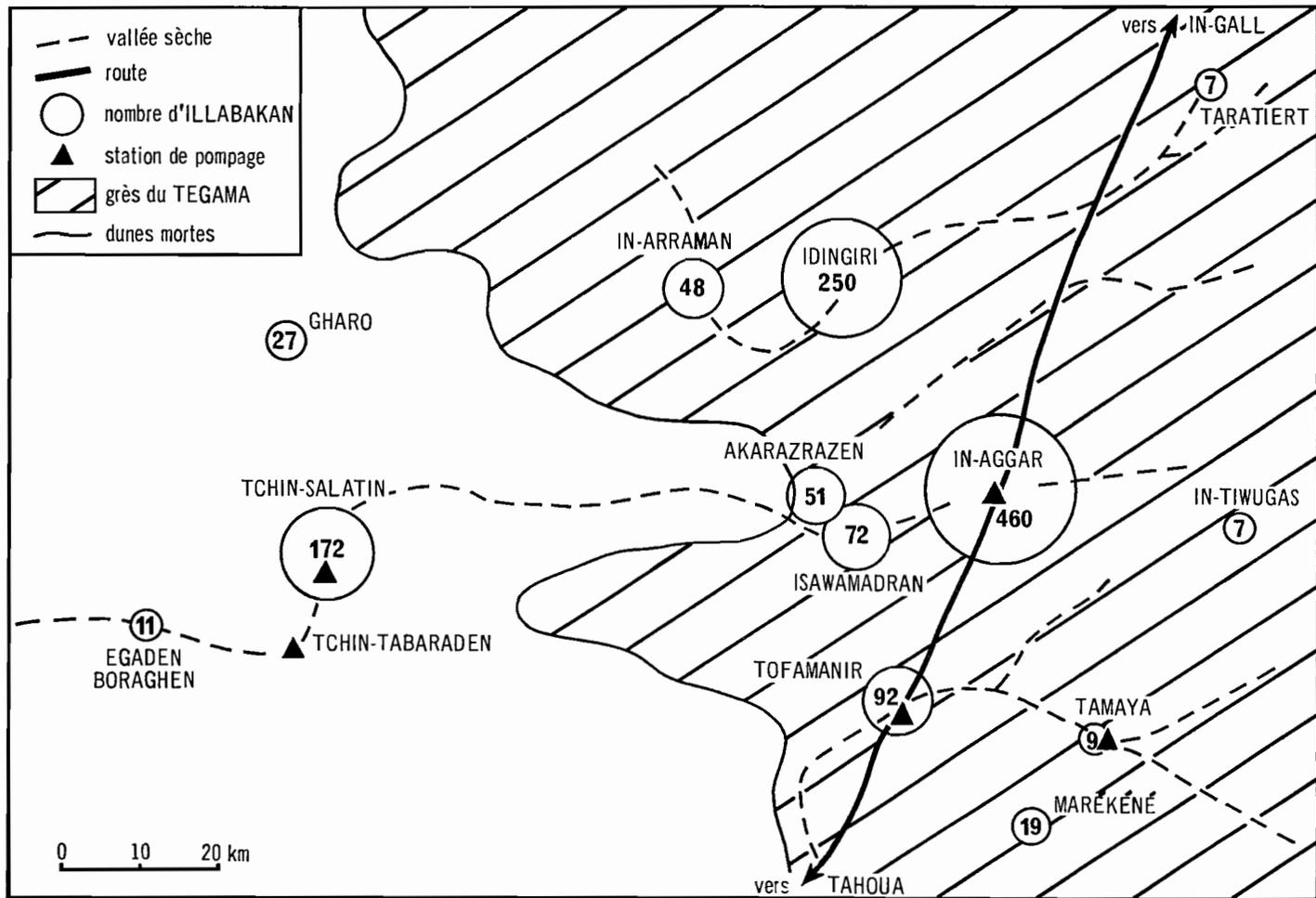


FIG. 5. — Points d'eau fréquentés par les Illabakan en saison sèche.

essaimage. Quand on étudie une tribu dont les éléments sont parfois éloignés de 150 km les uns des autres, on est immédiatement fondé à se demander si cette dispersion ne s'accompagne pas d'un manque de cohésion interne. Leur aire de nomadisation est partagée avec d'innombrables tribus touareg appartenant à presque tous les groupes (sauf le 1^{er}, situé plus à l'ouest), avec des Arabes (rattachés administrativement au 6^e groupe), et avec des Peul nomades (Bororo ou Farfarou). Chaque point d'eau utilisé par les Illabakan l'est aussi par des nomades de toute origine. La dispersion des Illabakan a été évoquée plus haut. Ils sont géographiquement répartis en deux fractions d'inégale importance : ceux de l'est, de beaucoup les plus nombreux, puisqu'ils sont 1 022 (soit 86 %) du total, et ceux de l'ouest, 157 (14 %) (cf. Fig. 5).

Le groupe de l'est a un double centre de gravité : autour de la station de pompage d'In-Aggar, où l'on compte 460 personnes, et le puits d'Idingiri où l'on en compte 250. Étant donné le faible effectif du noyau occidental, In-Aggar et Idingiri forment les noyaux les plus importants groupant les principaux campements, ainsi que les notabilités et les personnalités les plus marquantes, autour du chef de la tribu, Najim. D'autres points d'eau rassemblent des campements moins nombreux. Trois puits sont le prolongement d'In-Aggar et Idingiri et peuvent accueillir, selon les années et l'état des pâturages, des campements plus ou moins importants. En 1967-68, nous avons trouvé 48 personnes au puits d'In-Arraman ; à celui d'Akarazrazen, 51 ; et à celui d'Isawamadran, 72. Deux autres stations de pompage, plus méridionales, accueillent des Illabakan, ici en minorité parmi d'autres Touareg et Peul ; à Tofamanir, ils sont 92, alors que les principaux utilisateurs sont des Peul. A Tamaya, 9, au milieu de Touareg religieux Igdalen. Des puits proches accueillent, à Marékéné, 19 Illabakan et 7 à In-Tiwugas. Enfin, dans la circonscription d'In-Gall, déjà dans le pays occupé par les Touareg de l'Air, 7 Illabakan nomadisent près du puits de Taratiert. Notons que la station de pompage de N'Kaokao, qui était fréquentée par les Illabakan, a été fermée en 1968, pour des raisons d'économie, ce qui a provoqué la redistribution des campements sur les points d'eau cités plus haut.

Le groupe de l'ouest, autour de la station de Tchín-Salatin (et parfois de Tchín-Tabaraden, à 16 km) compte 112 personnes. Au puits d'Egaden Boraghen, 11. Autour du puits et des puisards de Gharo : 27. Ainsi se présentait, pendant la saison sèche 1967-68, la distribution des Illabakan, avant les premières pluies, qui furent très précoces, et provoquèrent des mouvements partiels vers les points favorisés.

Cette énumération des points d'eau ne rend d'ailleurs pas compte de la dispersion des nomades sur le terrain. Car si, à la saison sèche, 460 Illabakan vont s'approvisionner en eau et abreuver leurs troupeaux à la station de pompage d'In-Aggar, il est bien évident qu'ils ne sont pas regroupés en un seul campement. Ils sont éparpillés aux quatre coins de l'horizon dans un rayon de 10 km autour du forage, dans de

petits campements de taille très variable. Il faut en effet s'éloigner des abords du forage, où le piétinement journalier de plusieurs milliers de bêtes crée une zone de désertification presque totale. Certes, la grande vallée sèche et ses diverticules, où se concentrent des arbres immenses, aux ombrages épais, qui protègent du soleil de midi comme du vent frais de l'hiver, accueillent la majorité des Illabakan, mais non la totalité. La visite de tous les campements qui gravitent autour d'un point d'eau est toujours longue et difficile, car quelques tentes échappent facilement à l'attention, cachées par des arbres ou dissimulées dans des fourrés.

Cette dispersion s'accompagne du voisinage, à chaque point d'eau, d'autres tribus touareg ou de nomades peul ou arabes. Par exemple, si l'on reprend quelques forages déjà cités :

A l'est : In-Aggar

- Isheriffen, tribu religieuse du 7^e groupe
- El-Wuliten, tribu religieuse du 3^e groupe
- Tamazlelyt, tribu religieuse du 2^e groupe
- Tarkaz, tribu religieuse du 7^e groupe
- Iberogan, tribu vassale du 7^e groupe
- Peul Bororo (Bikorawa, Gojawa), recensés à Tahoua

A l'ouest : Tchîn-Salatin

- La plupart des Ijawanjawaten (10 tribus religieuses du 3^e groupe)
- Isheriffen, tribu religieuse du 7^e groupe
- Kel Nan, suzerains du 3^e groupe
- Nombreuses tribus anciennement servies, rattachées à plusieurs groupes
- Iberogan, tribu vassale du 7^e groupe
- Inadan n'Talakh (forgerons)
- Peul Bikorawa (recensés à Tahoua)

Ces quelques exemples, pris aux principaux points d'eau fréquentés par les Illabakan, prouvent l'inextricable mélange de tribus appartenant à des groupes différents, donc à des commandements distincts. De plus, sur chaque puits viennent se joindre des Peul qui ne dépendent même pas de la sous-préfecture de Tchîn-Tabaraden, bien que vivant en permanence sur le territoire de la circonscription. Ils sont rattachés à la sous-préfecture centrale de Tahoua, ou même parfois à Madaoua ou Birni n'Konni.

Les Illabakan, disséminés et en contact sur chaque point d'eau avec des nomades étrangers, peuvent-ils conserver leur cohésion ? N'ont-ils pas tendance à s'allier et à se mêler à leurs voisins les plus proches ?

En dépit de ces conditions, les Illabakan ont conscience de former une entité cohérente, et fortement endogame¹. Pour eux, la *taushit*, la tribu, « paume de la main dont partent les doigts » (Foucauld 1951-52, III, p. 1533) — c'est-à-dire les fractions de tribu ou les lignages — ne correspond pas à la tribu administrative. Ils distinguent en effet parmi eux une minorité (entre 5 et 10 %) de Tarfa, qui résident en totalité à l'ouest autour de Tchîn-Salatin et de Gharo (cf. Fig. 4, p. 50).

Les Tarfa seraient un groupe de même statut social, en voie d'extinction lors de l'arrivée des Illabakan dans le pays, et qui se seraient

1. Cette partie concernant la généalogie et la parenté des Illabakan a été établie avec la collaboration de Suzanne Bernus.

intégrés aux nouveaux arrivants par mariage. Ils ne se distinguent plus, administrativement parlant, des Illabakan. Seuls quelques individus, descendant de Tarfa par la lignée paternelle, se définissent encore ainsi, sans que la filiation puisse être clairement établie.

En revanche, les membres d'une tribu administrativement autonome, les Inamagrawan, qui nomadisent à une trentaine de kilomètres au sud d'In-Aggar, sont reconnus comme appartenant à la même *taushit*. Le terme même d'*inamagrawan* implique une composition disparate, car il vient du nom verbal *anmegraou* « fait de se trouver réciproquement l'un l'autre » (Foucauld 1951-52, I, p. 485). En effet les différentes familles d'Inamagrawan — 300 individus à peu près — se rattachent aussi à des ancêtres venus de divers horizons : Iburgalen (kel Fadey), Ibadeydayan (kel Gress), Izelliten (kel Fadey), etc.

Les Illabakan proprement dits rapportent ainsi leurs traditions d'origine : trois frères, Illi, Kuseilata (ou Malloli) et Mokhammed (dit Asakaber), partirent d'un lieu nommé Tilbak, situé « au nord de la Mecque ». Ils se séparèrent à un moment donné et devinrent l'un (Illi), l'ancêtre d'Attaher, l'*amenokal* actuel des Ifoghas de Kidal ; l'autre (Malloli-Kuseilata), le fondateur de l'importante tribu des Imededran, actuellement établis à l'intérieur de la boucle du Niger, vers Gosi ; tandis que le troisième était à l'origine des Illabakan actuels. Ce dernier eut trois fils : Abawen, Gozan et N'Tadu dont descendent en ligne directe la quasi-totalité des Illabakan vivant aujourd'hui.

Gozan eut deux femmes, dont l'une était tarfa, ce qui établit la parenté entre les deux groupes. Les Inamagrawan, eux, descendraient d'une femme tarfa qui aurait épousé un homme dont le nom n'a pu être cité, venu de l'ouest (Attaram) et appartenant à la tribu des Imededran, donc parent également des Illabakan. L'un de leurs petits-fils, Adam, épousa une femme de Marandet (Air) et, à partir de ce moment, son lignage, par alliances successives avec des étrangers, se distingua en tant que tel sous le nom d'Inamagrawan, tandis que ses autres frères et sœurs continuaient à appartenir au groupe Tarfa.

Les connaissances généalogiques des Touareg en général ne sont pas très étendues. Cependant, dans le cas des Illabakan de la région d'In-Aggar et d'Idingiri, nous avons pu obtenir des informations relativement précises et concordantes, faisant état de relations de parenté connues, remontant à quatre niveaux généalogiques au moins et raccordant entre eux la quasi-totalité des individus vivants. Quelques erreurs ou oublis étaient souvent constatés. Mais on nous conseillait alors de nous adresser à deux spécialistes connus pour leur compétence en ce domaine : Ayloq, un homme d'une cinquantaine d'années, et Reishatu, une femme d'environ trente-cinq ans. Ayloq était un excellent informateur. Reishatu était à la fois plus compétente et moins utilisable, car si elle pouvait réciter par cœur des généalogies dans le sens vertical, des questions précises portant sur les relations des lignages entre eux la laissaient souvent sans réponse. Néanmoins, le recouplement de ces informations

de sources diverses a permis d'établir avec une exactitude assez remarquable les relations de parenté existant entre la presque totalité du groupe occidental et une bonne partie du groupe oriental, qui lui est également rattaché. En revanche, nous avons constaté que les gens du groupe oriental connaissaient moins précisément l'ensemble de la tribu, ce qui s'explique par la présence en son sein de nombreux Tarfa ayant perdu la connaissance de leur filiation. Dans les quelques cas où n'a pu être établi avec précision le lien de parenté unissant deux conjoints de la génération précédant celle d'Ego, par exemple, il nous a été dit de façon systématique qu'il s'agissait « en tout cas, d'une relation d'*abobaz* » (cousin croisé patri- ou matrilineaire, réel ou classificatoire). Pratiquement, tous les Illabakan de l'Ouest, ceux qui sont groupés autour du chef Najim ou d'un autre notable, Ghalisun, à In-Aggar, aussi bien que ceux d'Idingiri, groupés autour du riche Bobeji, peuvent actuellement se rattacher aux trois « fils » d'Asakaber et surtout aux huit enfants de Gozan, aussi bien par la lignée paternelle que par la lignée maternelle.

Sans entrer ici dans le détail des règles concernant le mariage, disons simplement que le mariage préférentiel théorique est celui qui unit deux cousins croisés (*abobaz*); mais qu'en pratique interviennent également de nombreuses unions entre cousins parallèles patrilinéaires (*arantutoden*) ou matrilineaires (*aramedden*), réels ou classificatoires. Cependant la grande mobilité matrimoniale en usage chez les Touareg permet toutes sortes de combinaisons dans le temps. Ainsi Najim, le chef, est-il actuellement marié avec la fille du chef des Inamagrawan, dont l'un des ascendants était d'ailleurs Allabaka. Mais il a eu cinq épouses successives, dont trois appartenaient aux lignages directement issus d'Asakaber, comme lui-même. Un homme d'une soixantaine d'années, Modaz, a également été marié avec une femme d'origine inamagrawan. Trois jeunes femmes sont actuellement mariées avec des étrangers : l'une avec un « gendarme métis », sans autre précision. L'autre avec un Hausa, gardien de la station de pompage d'In-Aggar. Dans ces deux cas, l'attrait du salaire d'un fonctionnaire ne semble pas négligeable. Une troisième est mariée avec un aït Awari, groupe traditionnellement lié aux Illabakan par une relation de parenté à plaisanterie. Notons que ces trois femmes avaient déjà toutes été mariées à des Illabakan. Enfin, on peut citer le cas d'une jeune femme d'Idingiri qui s'étant trouvée enceinte avant tout mariage, n'a pu depuis trouver de conjoint régulier, et doit se contenter de vivre en concubinage avec un serviteur de classe servile (*akli*). Ce sont les seuls cas d'exogamie que nous avons pu relever.

L'authenticité de la tradition sur l'origine est ici de peu d'importance. Les trois lignages principaux que nous avons pu reconstituer ne font guère remonter l'existence des Illabakan au-delà d'un siècle et demi et il est vraisemblable que le « fondateur » n'est pas le père réel de ces trois lignées, ni le frère des fondateurs des Ifoghas et des Imededran. Ce qui est important, c'est qu'une tribu actuellement bien vivante se

sente rattachée à d'autres tribus installées maintenant à des centaines de kilomètres, et avec qui les liens géographiques et sociaux semblent bien être rompus : mais aussi qu'en vertu de ces traditions, un millier d'individus vivants, complètement immergés au sein de populations variées, pratiquent une endogamie remarquable et quasi totale.

Il est bien évident qu'une tribu a une existence réelle limitée dans le temps. Pour des raisons diverses, certaines tribus se sont affaiblies, et ont disparu de l'histoire, remplacées par d'autres. L'exemple des Illabakan montre néanmoins comment est ressentie la nécessité de se définir et de se circonscrire, par-delà les obstacles géographiques et politiques, par un choix délibéré d'unions endogames.

NOMADISME ET TRANSHUMANCE

Les Illabakan, dont a été définie l'aire de dispersion en saison sèche, ne se déplacent guère au cours de cette longue période qui va de novembre à fin juin, c'est-à-dire en fait jusqu'au début de la saison des pluies. Pendant ces longs mois, chaque campement effectue de petits mouvements autour du point d'eau qu'il a l'habitude de fréquenter. Les tentes ne se déplacent parfois que de quelques centaines de mètres, dans le seul but de laisser un emplacement souillé et de retrouver une végétation intacte pour les petits animaux qui vivent au campement.

Le nomadisme d'hivernage.

Lorsque les pluies sont venues, lorsque les mares ont fait le plein, en fait rarement avant la fin de juillet ou le début d'août, c'est la *tanekert*, la nomadisation d'hivernage, appelée souvent « cure salée », montée vers le nord, réglée par le balancement des saisons (cf. Fig. 6). Les campements, souvent regroupés, s'ébranlent avec tous les troupeaux. C'est une marche très lente, d'une centaine de kilomètres pour les Illabakan d'In-Aggar, d'environ deux cents pour ceux de l'Ouest. L'itinéraire ne varie guère d'une année à l'autre. Les étapes peuvent être courtes, si après une heure de marche on rencontre de beaux pâturages et des mares. En cas d'année pluvieuse, la progression est d'autant plus lente que la nature est accueillante aux troupeaux comme aux hommes, libérés de la servitude de l'abreuvement quotidien, car l'eau emplit tous les bas-fonds. Alors, rien n'incite à se presser. C'est l'époque où l'herbe verte ne porte pas encore de graines épineuses. On peut s'adonner en toute liberté, au cours de rencontres et de compétitions entre campements, à tous les jeux où l'on rivalise d'adresse : *karey*, sorte de hockey, où il s'agit d'amener à grands coups de bâton une balle de peau jusqu'aux tentes des adversaires ; courses à cheval et à chameau, après s'être saisi du voile que porte une femme dans un campement proche, qu'il faut s'efforcer de ramener chez soi sans être rejoint ; *tende*, tambour

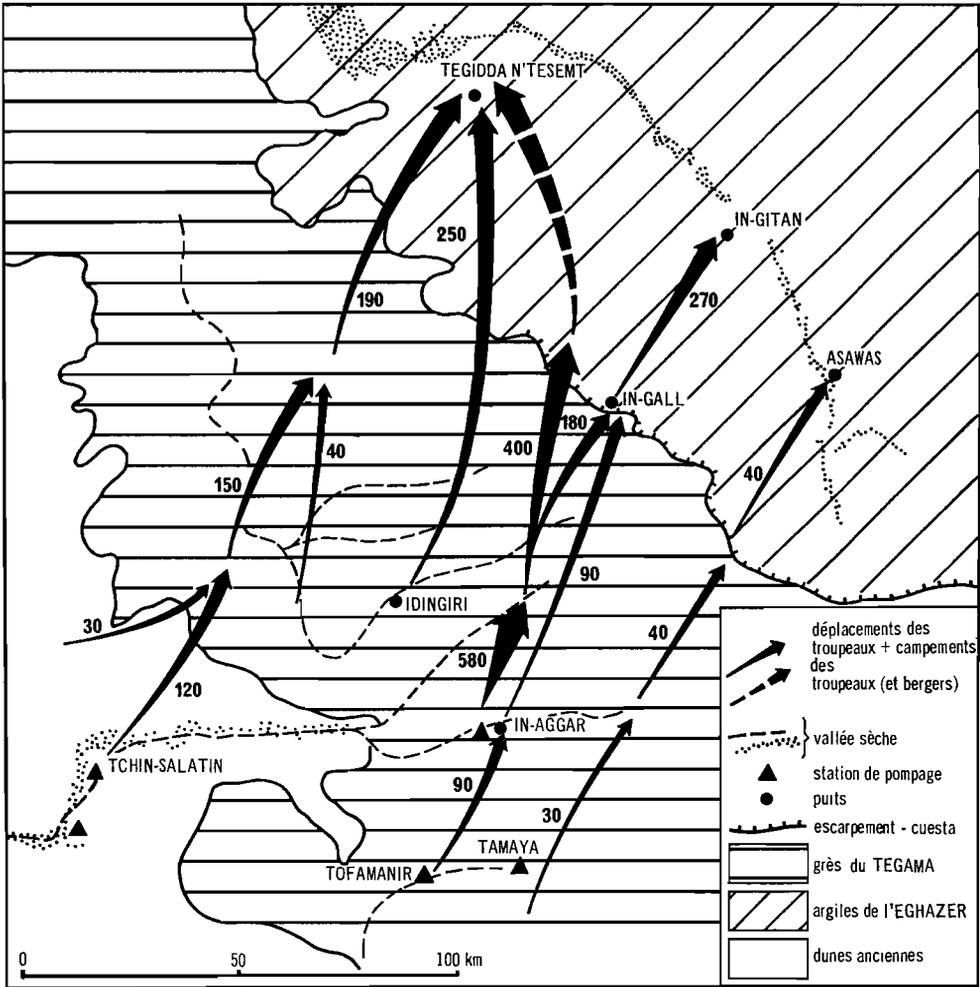


FIG. 6. — Nomadisme d'hivernage des Illabakan (août-septembre 1968).

fabriqué avec un mortier, que les femmes battent en chantant, tandis que les hommes font assaut d'habileté, montés sur leurs chameaux.

On arrive enfin dans les plaines argileuses de la dépression périphérique qui entoure l'Aïr, dominée par la falaise gréseuse de Tiggedit. Ce mouvement général vers le nord a pour but d'abreuver les animaux aux sources et aux puits à l'eau plus ou moins salée de Tegidda n'Tesemt, Gélélé (cf. Ph. 2) ou Zelig, ou au puits artésien d'In-Gitan. On s'approvisionne également en sel¹ ou en terre salée que l'on ramasse à même le sol pour la saison sèche à venir. Les plaines recèlent de plus des pâturages

1. Sel acheté aux sauniers de Tegidda n'Tesemt, petite localité dont les habitants, les Isawaren, sont apparentés à ceux d'In-Gall.

spécifiques, absents des régions méridionales, dont certaines plantes, telle l'*emsheken* (*Ipomoea verticillata*), sont réputées donner force et santé aux troupeaux.

Cette nomadisation d'hivernage a subi une évolution depuis une dizaine d'années. Auparavant, tous les campements s'installaient à quelques kilomètres des sources de Gélélé, et envoyaient trois fois leurs animaux s'y abreuver, puis repartaient doucement vers le sud-ouest retrouver les terrains plus ombragés et accueillants. Aujourd'hui, les Illabakan de l'Ouest (Tchin-Salatin et Gharo) gagnent les abords de Gélélé avec la totalité des tentes et des troupeaux, de même que ceux d'Idingiri et d'In-Arraman. Mais tous les autres, à l'exemple du chef de tribu, Najim, gagnent le pied de la falaise à l'ouest d'In-Gall. Là, les campements s'installent dans les petites vallées qui en descendent, et dont les abords sont marqués par de petites forêts et une végétation plus dense. Pendant près d'un mois, les tentes ne font que de petits mouvements. C'est à partir de là que les troupeaux se rendent aux sources, conduits par les jeunes gens. Au campement, on ne garde que les animaux laitiers, chamelles et vaches, nécessaires à l'alimentation des familles. Les troupeaux gagnent les sources de Gélélé, s'y abreuvent trois fois, chaque jour d'abreuvement pouvant être séparé par un jour de pâturage. Puis les troupeaux rejoignent les campements, déjà parfois sur la route du retour. Si l'on rencontre des pâturages d'*emsheken* ou d'autres plantes appréciées, les troupeaux peuvent s'attarder dans les plaines, et ne rejoindre les campements qu'à In-Aggar. Parfois, au mois de novembre ou décembre, les chamelles sont conduites une seconde fois aux sources salées, avec les seuls bergers. Cette « cure » accélérée dispense d'acheter du sel pendant certains mois de la saison froide. On peut dire que, dans ce cas, les troupeaux effectuent une courte transhumance, puisqu'il y a séparation du campement et des animaux. Cette montée en latitude peut se comparer, toutes proportions gardées, à la montée vers les alpages : transhumance vers un point déterminé, par un itinéraire connu et presque immuable. Les bergers qui accompagnent les troupeaux sont en général des jeunes gens célibataires, qui partent avec une natte pour tout bagage. Ce sont aussi les fils ou les frères mariés du chef de famille qui emportent parfois avec eux leur tente lorsque femme et enfants les accompagnent. Ce sont éventuellement des serviteurs, dont la tâche principale consiste à surveiller les troupeaux de chamelles. Les familles pauvres, sans serviteur, qui ne peuvent se permettre de dissocier une partie du troupeau, ou dont aucun membre n'est en âge de conduire au loin les animaux, partent au complet. Il ne leur est pas possible de se séparer des quelques animaux laitiers dont ils tirent l'essentiel de leur subsistance.

Ce schéma général de la transhumance d'hivernage n'est pas toujours rigoureusement observé. Ainsi, en 1966, la plus grande partie des Illabakan de l'Ouest ne se rendit pas comme à l'accoutumée à Gélélé et Tegidda n'Tesemt. Les campements gagnèrent la mare de Werzey

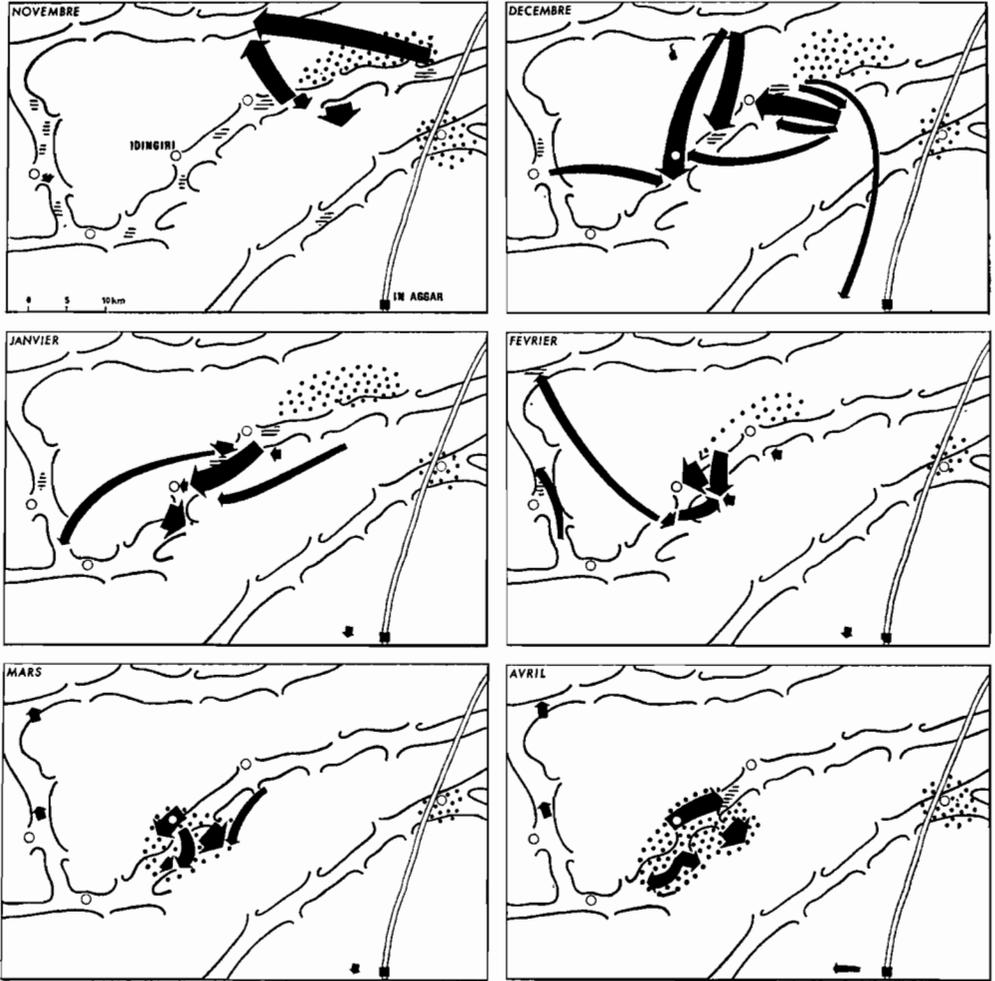
(55 km au nord-nord-est de Tchín-Tabaraden), dont ils ne quittèrent pas les abords pendant toute la saison des pluies. De là on envoya une partie des troupeaux aux sources salées de Gélélé et de Tegidda n'Tesemt, comme le font les Illabakan de l'Ouest, à partir des plaines d'In-Gall. Cette modification était due au fait que de nombreux Illabakan, pour la première fois, avaient semé quelques champs de mil, dans les environs de Tchín-Salatin et de Gharo, et ne voulaient pas trop s'en éloigner au moment des pluies. Certes ces champs ne peuvent donner que de maigres récoltes, qui bien souvent avortent, puisque la moyenne annuelle des pluies ne dépasse pas 250 mm. Mais une série d'années favorables avait incité ces nomades à tenter ce pari, qui avait influé sur leurs mouvements. Le résultat ne dut pas satisfaire leurs espérances, car en 1967 et 1968 ils se déplacèrent en plus grand nombre jusqu'aux sources salées.

Le nomadisme de saison sèche.

Au retour des plaines septentrionales, les Illabakan traversent assez rapidement les plateaux de grès du Tegama souvent privés d'eau dès le mois d'octobre. Mais avant de regagner leurs puits, ils s'attardent parfois près des grandes mares, qui peuvent rester en eau jusqu'en décembre. Celles de Shiwalemban et de Tin-Keza, qui jalonnent une vallée sèche à 50 km au nord-ouest d'In-Aggar, retiennent les campements parfois jusqu'en novembre (cf. Fig. 7). Début décembre, les Illabakan ont en général regagné leurs puits respectifs.

A cette époque cependant, si les campements sont revenus à leurs terrains de saison sèche, les troupeaux de moutons et de chamelles restent souvent encore près des mares avec les bergers. Ils profitent encore de pâturages variés, grâce à leur mobilité. Ici encore, c'est un jeune serviteur, ou un fils, qui garde les animaux de ses maîtres ou de ses parents. Seules les familles pauvres, qui ne peuvent se permettre de dissocier une partie d'un troupeau réduit, suivent au complet les animaux. Les moutons réclament une grande vigilance. C'est la nuit qu'il faut les suivre au pâturage, car le jour ils se reposent à l'ombre. C'est un travail dur, ingrat, solitaire, qui est l'apanage des jeunes gens endurcis à une vie dont le rythme est calqué sur celui des animaux. Les moutons paissent en avançant et le berger doit les suivre, sous peine de les perdre.

Lorsque les mares s'assèchent, fin décembre ou courant janvier selon les années, les troupeaux regagnent les campements autour des puits profonds et des forages qui peuvent désormais les abreuver. C'est l'époque de la concentration autour des points d'eau, que seule une pluie précoce peut venir troubler : ainsi, fin avril 1968, plusieurs orages successifs concentrèrent leurs effets dans l'Azawagh oriental. A l'est du puits de Takarashwel, l'herbe était verte et les mares pleines comme aux plus beaux jours du mois d'août. Dès lors, il y eut, à partir d'In-Aggar, déplacement vers le sud-est d'une partie des tentes et de la majorité



- ◄ moins de 10
- ▲ 20
- ▲ 30
- ▲ 40
- ▲ 50
- ▲ plus de 60 personnes

- puits
- station de pompage
- ≡ mare
- troupeaux gardés un peu loin des campements par des bergers

FIG. 7. — Nomadisation de saison sèche autour des puits d'Idingiri.

des troupeaux. C'était l'utilisation rationnelle des pâturages par un nomadisme bien compris. Cette recherche d'une région privilégiée par les éléments est pratiquée en général dans un rayon de 30 à 40 km autour du point d'eau habituel. Au-delà, le Touareg, nomade assez casanier, renonce à abandonner le puits et le pâturage, même desséché, où il a ses habitudes, à moins, bien entendu, d'une année catastrophique, où le départ des troupeaux est une condition de leur survie, comme ce fut le cas en 1968-69.

Le nomadisme des Illabakan est tout à fait comparable à celui que pratiquent la plupart des Iullemeden : montée vers le nord, réglée par le rythme saisonnier, et petit nomadisme de saison sèche. Les tendances que l'on peut actuellement déceler permettent d'avancer quelques hypothèses quant à l'évolution de ce nomadisme. Les Illabakan ne se rendent plus au complet jusqu'au point final de la « cure salée » : ceux d'In-Aggar plantent leurs campements à distance, pour y envoyer leurs seuls troupeaux. Des raisons particulières peuvent même faire renoncer certains à cette traditionnelle remontée vers le nord. Il n'est donc pas exclu que d'ici quelques années, seul subsiste le nomadisme de saison sèche, et que se développe en saison des pluies une transhumance des troupeaux vers le nord sous la conduite des hommes jeunes. Cette moindre mobilité apparaît déjà dans les campements les plus riches de tribus voisines¹, qui hésitent à déplacer leurs familles au complet, ainsi que leurs lourds *impedimenta*. Mais cette dissociation temporaire des tentes et des troupeaux n'est possible que dans le cas d'un élevage diversifié et abondant.

*

Les Illabakan, qui témoignent de l'évolution actuelle du monde touareg, donnent ici l'exemple d'une tribu qui, bien que dispersée et éloignée de sa chefferie comme de l'autorité administrative, est restée cohérente et relativement intégrée à son groupe.

Or le nomadisme a évolué dans deux directions. D'une part les groupes, tribus et campements se sont dispersés et ont occupé plus densément la zone sahélienne. Les nouveaux points d'eau ont permis cet essaimage, mais aussi l'arrivée d'étrangers, tels les Peul, si nombreux aujourd'hui, et dont la présence ne date que d'une vingtaine d'années. D'autre part, on note une réduction des déplacements, une tendance à une moindre mobilité des campements. Dispersion et moindre mobilité sont deux phénomènes plus complémentaires que contradictoires. Il ne s'agit pas de sédentarisation, abusive panacée des gouvernements et des organismes internationaux, et qui est impossible dans le contexte géographique et économique actuel. Seul le nomadisme pastoral permet

1. C'est le cas des *imajeghen* kel Nan et du campement de leur chef Mokhammed. Cela semble aussi devenir celui du campement religieux des kel Eghlal qui, ces deux dernières années, n'a fait qu'une timide montée vers le nord, d'une cinquantaine de kilomètres.

l'exploitation rationnelle des pâturages dans un pays sahélien d'élevage extensif.

Mais ces tendances, nées de la liberté relative de s'installer n'importe où, selon les seules exigences d'une nature hostile, et non plus en raison de l'insécurité qui commandait la concentration, mettent à l'épreuve les liens traditionnels et favorisent les fractionnements. Cela crée des relations plus souples, mais ne provoque pas d'alliances nouvelles ou de fusions entre tribus. L'endogamie, particulièrement marquée chez les Illabakan, garde partout toute sa force. Les Peul restent des étrangers, et les tributaires ne s'allient ni avec l'aristocratie ni avec les religieux. Les alliances externes restent confinées à des tribus de même statut social, avec qui les liens ont de tout temps été étroits. Si l'étranger, Touareg, Peul ou Arabe, est toujours accueilli selon les lois de l'hospitalité dans un campement quel qu'il soit, c'est toujours à titre individuel. Les seules relations collectives se passent à l'intérieur de la tribu, qu'il s'agisse de mariages, de rencontres diverses entre campements, au moment de la « cure salée » ou des grandes fêtes religieuses (Ramadan, Tabaski). La liberté géographique n'a pas détruit un certain conservatisme. C'est peut-être même une réaction de défense de la part d'une société qui voit peu à peu disparaître les principes sur lesquels elle s'était construite au cours des âges.



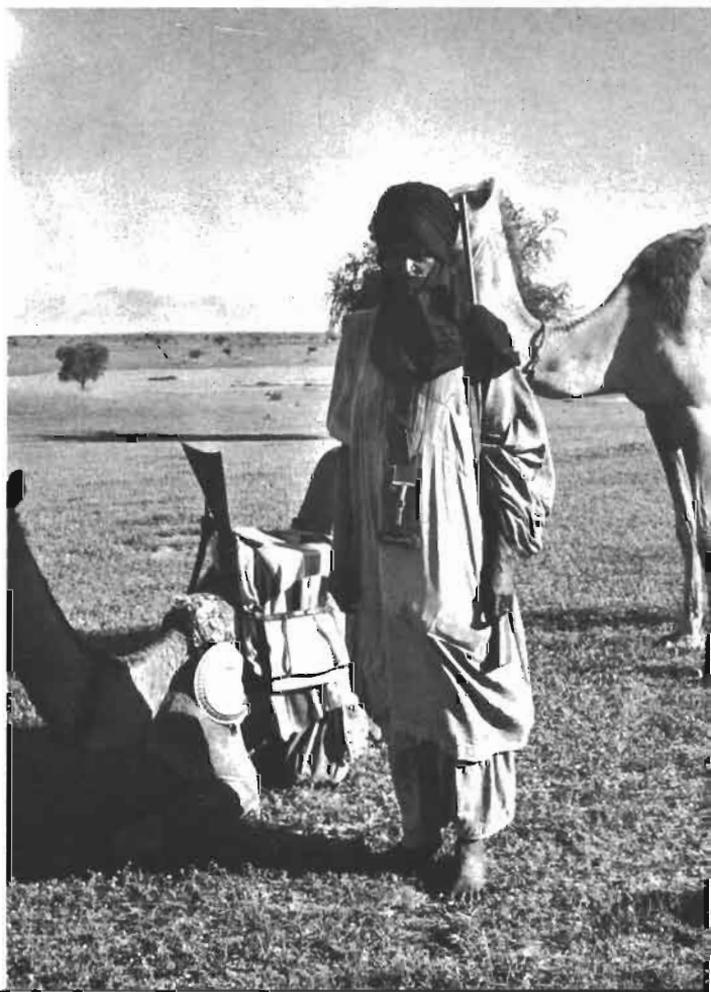
PH. 1. — *Les Touareg Illabakan (Niger)*. Mokhammed Ag el-Khorer, chef du 3^e groupe, chef des kel Nan.
(Cliché E. Bernus)



PH. 2. — *Idem.* Abreusement aux sources salées de Gélélé (à 6 km au nord-est de Tegidda n'Tesemt). (Cliché E. Bernus)



PH. 3. — *La mare de Bangao (Haute-Volta)*.
Arrivée d'une tempête de sable sur la mare,
dont on aperçoit l'extrémité est. Juillet
1969. (Cliché H. Barral)



PH. 4. — *Idem*. Type touareg *inghad* itaboten. Août 1969. (Cliché H. Barral)



PH. 5. — *Idem.* Grande tente de cuir (*ahket*) des Touareg iwarawaragen alfakiten. Nord de la mare. Juillet 1969. (Cliché H. Barral)



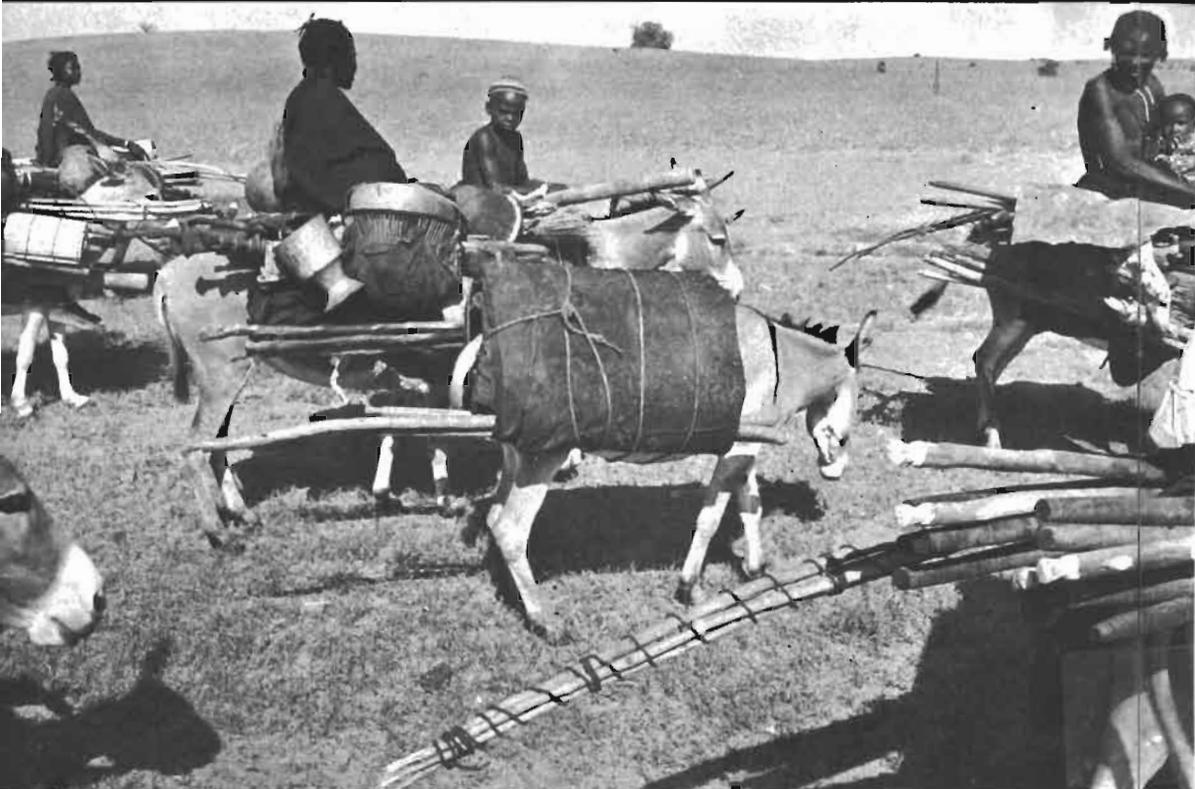
PH. 6. — *Idem.* Bella iderfane avec le « panier » servant à faucher et à recueillir les grains de fonio sauvage (*Panicum laetum*). Noter la prairie drue de fonio sauvage qui recouvre le sol, dans une dépression inondable au sud-est de la mare de Karey. Août 1969. (Cliché H. Barral)



PH. 7. — *Idem.* Grande tente de paille (*ekarbane*) bella, dans les terrains de cultures de Bangao, au nord de la mare. (Au premier plan, bois de lit touareg nouvellement taillés). (Cliché H. Barral)

PH. 8. — *Idem.* Hommes bella kel Tamisgueit. Vallée de Diardaran, nord de la mare. Juillet 1969. (Cliché H. Barral)





PH. 9. — *Idem*. Bella iklan itaboten partant en nomadisation d'hivernage : au premier plan à droite, bois de lits et arceaux de tentes chargés sur un âne. L'âne non monté, au centre, porte une tente de cuir pliée. Ce convoi ne comporte que des femmes et des enfants. Les hommes sont partis en avant avec le bétail. Août 1969. (Cliché H. Barral)



PH. 10. — *Idem*. Jeune fille bella kel Doro devant un *erkabane* en construction. Juillet 1969. (Cliché H. Barral)



PH. 11. — *Idem.* La hutte des Peul djelgobé. (Cliché H. Barral)

PH. 12. — *Idem.* Jeunes hommes peul djelgobé. Sud-est de la mare. Août 1969. (Cliché H. Barral)





PH. 13. — *Idem.* Femmes peul djelgobé nomadisant. Les bœufs porteurs ne sont pas très répandus dans l'Oudalan. Celui-ci transporte une hutte complète, nattes et arceaux de bois. Noter le champ de petit mil en août. (Cliché H. Barral)



PH. 14. — *Idem.* Jeune femme peul djelgobé trayant une vache. Août 1969. (Cliché H. Barral)

études rurales

revue trimestrielle
d'histoire, géographie, sociologie
et économie des campagnes

N° 37-38-39

Janvier-Septembre 1970

Sommaire

TERROIRS AFRICAINS ET MALGACHES

- P. PÉLISSIER et G. SAUTTER. Bilan et perspectives d'une recherche sur les terroirs africains et malgaches (1962-1969). 7
- E. BERNUS. Espace géographique et champs sociaux chez les Touareg Illabakan (République du Niger). 46
- H. BARRAL. Utilisation de l'espace et peuplement autour de la mare de Bangao (Haute-Volta). 65
- Ch. PRADEAU. Kokolibou (Haute-Volta) ou le pays Dagari à travers un terroir. 85
- A. LERICOLLAIS. La détérioration d'un terroir : Sob, en pays Sérèr (Sénégal). 113
- P. T. ROUAMBA. Terroirs en pays Mossi : à propos de Yaoghin (Haute-Volta). 129
- J.-P. LAHUEC. Une communauté évolutive mossi : Zaongho (Haute-Volta). 150

(Suite au verso.)

J.-P. GILG. Culture commerciale et discipline agraire : Dobadéné (Tchad).	173
J. BOULET. Un terroir de montagne en pays Mafa : Magoumaz (Cameroun du Nord).	198
A. HALLAIRE. Des montagnards en bordure de plaine : Hodogway (Cameroun du Nord).	212
J. HURAUULT. L'organisation du terroir dans les groupements Bamiléké.	232
L. STETKIEWICZ. Genèse et devenir d'un terroir surpeuplé : Kansérégé (Rwanda).	257
A. SCHWARTZ. Un terroir forestier de l'Ouest ivoirien : Ziombli. Analyse socio-économique.	266
M. AUGÉ. Tradition et conservatisme. Essai de lecture d'un terroir. Pays Alladian (Basse Côte-d'Ivoire).	281
J. CHAMPAUD. Mom (Cameroun) ou le refus de l'agriculture de plantation.	299
B. GUILLOT. Structures agraires koukouya (Congo-Brazzaville).	312
J. BONNEMAISON. Des riziculteurs d'altitude : Tsarahonenana, village de l'Ankaratra (Madagascar).	326
J.-P. RAISON. Paysage rural et démographie : Leimavo (nord du Betsileo, Madagascar).	345
M. BIED-CHARRETON. Contrastes naturels et diversité agraire aux environs de Betafo (Madagascar).	378
J.-Y. MARCHAL. Un exemple de colonisation agricole à Madagascar : Antanety-Ambohidava (sous-préfecture de Betafo).	397
M. DELENNE. Terroirs en gestation dans le Moyen-Ouest malgache.	410
J. WURTZ. Évolution des structures foncières entre 1900 et 1968 à Ambohiboanjo (Madagascar).	449
G. REMY. L'étude d'un terroir en zone soudanienne : l'exemple de Donsin (Haute-Volta).	480
Cl. SURROCA. Plantations spéculatives et cultures vivrières en pays Agni (Côte-d'Ivoire). Méthodes d'enquête en milieu forestier.	501

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Collections documentaires sur l'Afrique Noire 531

TABLE DES ILLUSTRATIONS

551

Collaborateurs du présent fascicule :

- P. PÉLISSIER, Professeur à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Paris-Nanterre.
- G. SAUTTER, Directeur d'études à l'E.P.H.E., VI^e Section, Paris.
- E. BERNUS, Maître de recherches principal à l'O.R.S.T.O.M., Paris.
- H. BARRAL, Maître de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Ouagadougou.
- Ch. PRADEAU, Professeur agrégé de géographie, Agen.
- A. LERICOLLAIS, Chargé de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Dakar.
- P. T. ROUAMBA, Ambassadeur de Haute-Volta auprès des États-Unis d'Amérique et de l'Organisation des Nations-Unies, Washington.
- J.-P. LAHUEC, Chargé de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Ouagadougou.
- J.-P. GILG, Chef de travaux à l'E.P.H.E., VI^e Section, Paris.
- J. BOULET, Chargé de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Paris.
- A. HALLAIRE, Maître de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Paris.
- J. HURAUULT, Ingénieur en Chef Géographe, Institut Géographique National, Paris.
- L. STETKIEWICZ, Licenciée ès lettres, E.P.H.E., VI^e Section, Paris.
- A. SCHWARTZ, Chargé de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Abidjan.
- M. AUGÉ, Agrégé de l'Université, Directeur de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Paris.
- J. CHAMPAUD, Maître de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Paris.
- B. GUILLOT, Chargé de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Brazzaville.
- J. BONNEMAISON, Chargé de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Nouméa.
- J.-P. RAISON, Agrégé de l'Université, Maître de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Tananarive.
- M. BIED-CHARRETON, Maître de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Tananarive.
- J.-Y. MARCHAL, Chargé de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Ouagadougou.
- M. DELENNE, Chargé de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Tananarive.
- J. WURTZ, Chargée de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Tananarive.
- G. REMY, Maître de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Ouagadougou.
- Cl. SURROCA, Chargé de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Paris.